

**CREATION, PRODUCTION ET
DIFFUSION DANS LE DOMAINE
DES MUSIQUES TRADITIONNELLES**

ACTES DES RENCONTRES NATIONALES

**14 & 15 JUIN 2001
Hôtel de Région. Limoges**

Initiative et organisation :

**Observatoire National de la Musique
FAMDT**

avec le concours de musique et danse en limousin

SOMMAIRE

Actes des rencontres

Journée du 14 juin 2001

Introduction des rencontres

Atelier n°1 : L'observation. De l'information à l'action.

Comment passer d'un inventaire quantitatif à une évaluation qualitative ?

Atelier n°2 : Les problèmes de médiation

Comment résoudre le problème majeur du manque de professionnels de la médiation (tourneurs, agents,...) dans le domaine des musiques traditionnelles ?

Journée du 15 juin 2001

Atelier n°3 : La filière discographique

S'il est relativement facile aujourd'hui de réaliser un disque, il semble beaucoup plus difficile de le faire connaître et de le distribuer.

Quelles solutions alternatives pour une meilleure organisation de cette filière ?

Atelier n°4

Annexes

Liste des participants aux rencontres

Rapport de l'enquête réalisée par Ricet GALLET sur les réalités de la création, de la diffusion et de la production dans le domaine des musiques traditionnelles dans les régions Auvergne, Centre, Limousin et Poitou-Charentes

NB : Les débats des rencontres ont été enregistrés. Nous avons essayé de les retranscrire fidèlement mais de façon condensée, en gardant au maximum le sens des interventions et la dynamique des échanges verbaux. Quelques propos sont toutefois restés inaudibles et n'ont pu être consignés ici. Que leurs auteurs veuillent bien nous en excuser.

Journée du 14 juin 2001

Introduction des rencontres

Jacqueline DEFEMME-VERDIER - Vice-Présidente du Conseil Régional du Limousin, déléguée à la culture :

“Mesdames et Messieurs, je suis heureuse de vous accueillir à l’Hôtel de Région aujourd’hui, à la demande de Robert SAVY, président du Conseil régional du Limousin. Je tiens à remercier André NICOLAS, Directeur de l’Observatoire National de la Musique d’avoir choisi le Limousin pour initier avec la Fédération des Associations de Musique et Danse Traditionnelle ces deux journées de rencontres. Je vois au moins deux bonnes raisons qui donnent tout son sens à ce choix : la première raison est le thème central de ces rencontres : les musiques traditionnelles, car le Limousin est certainement l’une des régions les plus riches et en comparaison avec sa population, les plus vivantes en ce domaine. Les sentiments d’identification avec le terroir, d’enracinement dans une culture sont ici très intenses. Vous avez en outre choisi de centrer vos débats sous l’angle économique et sur les aspects production, création, diffusion. Pour beaucoup, ce ne sont vraisemblablement pas les premiers termes qui viennent à l’esprit quand on pense musique traditionnelle. Sans même connaître les éclaircissements que l’enquête réalisée par Ricet GALLET pour *musique et danse en Limousin* et l’Observatoire de la musique va apporter sur ce sujet, il s’agit à mes yeux d’une approche tout aussi importante que les collectages, la conservation, la transmission et la mise en valeur du patrimoine qui occupent aussi une place remarquable en Limousin, tant au Centre Régional des Musiques Traditionnelles qu’au Conservatoire National de Région de Limoges et à l’Ecole Nationale de Musique du département de la Creuse pour ne citer que les acteurs institutionnels. Ces deux approches ne me paraissent pas antinomiques, elles ont au contraire tout à gagner à se nourrir l’une de l’autre. La deuxième raison tient dans la méthode que vous privilégiez, bien souvent, l’utilité des études est mal comprise, chercher comme vous le faites à impliquer les observés dans la démarche d’observation est une méthode dynamique qui a des vertus pédagogiques. Je crois- aussi qu’il est préférable et plus enrichissant, tout en préservant la rigueur et le recul nécessaire, de faire en sorte que les acteurs soient partie prenante de l’observation, conscients des intérêts que cela peut représenter pour eux-mêmes. C’est tout à fait dans cet esprit que le Président du Conseil Régional du Limousin, en relation avec le Préfet de Région a initié à quelques années d’intervalle deux démarches de perspectives : Limousin 2007 et Limousin 2017 impliquant de nombreux acteurs régionaux dans l’observation, l’analyse et la réflexion sur le devenir de notre territoire.

Je me réjouis d’autant plus de cette convergence de vues que les collaborations entre le Limousin et l’Observatoire sont amenées à se développer encore, au travers notamment de la mise en œuvre du Réseau Musique et Danse piloté par vos soins à l’échelon national et animé ici par *musique et danse en limousin*, l’ADIAM 19, l’ADIAM 23 et le Centre Régional de Musique Traditionnelle. La Région, comme la DRAC d’ailleurs, sont attachées à l’existence et au bon fonctionnement du Réseau Musique et Danse qui devrait rapidement concerner de nombreuses autres collectivités et institutions en Limousin. C’est en effet un outil de base pour connaître ce qui existe sur une région dans le domaine de la musique en particulier. Il réunit des informations, non seulement utiles pour les professionnels, les associations, le grand public, mais aussi indispensables avant toute étude et tout état des lieux approfondis. Nous restons très attentifs au développement du triptyque : patrimoine, création, diffusion dans ce domaine qui, tout en prolongeant nos racines plonge avec énergie et inspiration dans le monde de la création contemporaine. Les musiques traditionnelles y rencontrent dès lors les mêmes difficultés que les autres disciplines : confrontation au marché, fixation des prix, professionnalisation des acteurs, notoriété des productions. Je me félicite du dynamisme dont font preuve les acteurs de ce domaine, de leur capacité à s’organiser et à instaurer entre eux des solidarités. La présence ici de partenaires des régions voisines, dont notre demi-sœur auvergnate, confirme la nécessité d’une réflexion inter-régionale dans l’intérêt qu’il y a à atteindre une masse critique pour échanger les expériences sur les bases culturelles communes. Je vous souhaite donc de fructueux échanges et un bon séjour en Limousin.”

Olivier DURIF - directeur du CRMT du Limousin :

“Je remercie le Conseil Régional du Limousin pour son accueil. Au titre de la Fédération des Associations de Musiques et Danses Traditionnelles nous remercions également André NICOLAS de l’Observatoire de la Musique pour sa ténacité à organiser ces rencontres qui sont bien évidemment des rencontres importantes pour nous dans la mesure où elles essayent de mettre en place toute une problématique autour de la diffusion-création, problématique complexe comme l’a un peu évoqué Jacqueline DEFEMME VERDIER. Les énergies de base de la création et de la diffusion sont présentes au niveau des acteurs et bien évidemment, le problème se pose autour des dispositifs de soutien à ces créations et à ces diffusions. Les énergies professionnelles n’arrivent pas toujours à se cristalliser au bon endroit ni au bon moment, compte-tenu du temps qu’il faut pour mettre en place un certain nombre de convergences d’intérêts autour des musiques traditionnelles créatives, du temps qu’il faut pour convaincre un certain nombre de diffuseurs de mettre en place des politiques d’aide à la création, voire d’aide à la diffusion de ces créations. Donc, une rencontre comme celle d’aujourd’hui est importante. La FAMDT s’y est associée tout de suite dès que l’Observatoire de la Musique a eu cette volonté. On a pensé que le fait de se réunir sur quatre régions était peut-être dans un premier temps une première ébauche, une première approche intéressante dans la mesure où effectivement, c’est bien d’une grande région qu’il s’agit. Quand on parle de musiques traditionnelles, les espaces de pratique artistique sont souvent des espaces de grandes régions. On voit bien qu’il y a un espace “centre de la France”, comme il y a un monde celtique, un monde méditerranéen. L’intérêt d’une telle rencontre, ce n’est pas de mettre l’accent sur les musiques du Centre, mais de se servir de cet espace-là comme un espace de référence dans nos réflexions sur cette question : comment fonctionne ou ne fonctionne pas la diffusion et la création sur ce grand espace des quatre régions du Centre, de Poitou-Charentes, d’Auvergne et du Limousin ? La FAMDT s’est associée à ces rencontres, l’objectif est que cela se traduise à la sortie par des conjonctions de moyens humains et matériels autour de la diffusion et de la création. Je ne veux pas anticiper les débats, depuis longtemps, la FAMDT a sollicité les collectivités et le ministère, en particulier en mettant l’accent sur cette difficulté du problème de la création, domaine un peu paradoxal comme l’a souligné Jacqueline DEFEMME-VERDIER, parce que la première image qui vient à l’esprit lorsqu’on parle des musiques traditionnelles, c’est plutôt une référence à un passé. Il me semble que les musiques traditionnelles sont profondément irriguées par des cultures contemporaines, elles ont profondément à voir avec l’avenir et dans des régions comme les nôtres, comme le Limousin, qui a un vrai problème de déficit démographique, qui a un problème d’espoir à remettre en route par rapport à la légitimité d’habiter ici, d’y vivre et d’y faire de la musique, les problèmes de création et d’avenir sont évidemment essentiels pour nous”.

Atelier n°2 : Les problèmes de médiation

Comment résoudre le problème majeur du manque de professionnels de la médiation (tourneurs, agents,...) dans le domaine des musiques traditionnelles ?

Jany ROUGER - MODAL :

“Un certain nombre de témoignages de professionnels, dans divers domaines, vont présenter au fur et à mesure comment se posent les problèmes de médiation. À partir de tous ces témoignages et du débat avec la salle, on essayera de tirer un certain nombre de conclusions et de perspectives. C’est un chantier que l’on ouvre. C’est un sujet qui a agité la FAMDT depuis un certain nombre d’années et plus particulièrement depuis ces deux, trois dernières années. On a essayé de mettre en place des questionnements pour voir quelles sont les politiques publiques qu’on pourrait imaginer dans ce domaine-là. Ricet GALLET va nous donner un aperçu de la situation dans quatre régions.”

Ricet GALLET :

“Après ces deux mois d’enquête, l’état des lieux est très vite fait : on compte trois ou quatre agents artistiques sur les quatre régions. C’est le secteur le plus pauvre. Premier questionnement qui découle de ce manque d’agents, de tourneurs, (cela dépend du terme qu’on leur donne) : comment les musiciens professionnels assurent-ils le suivi administratif de leur production ?... Il y a eu l’expérience de l’AMTA qui prenait pendant un moment en charge la partie déclarations sociales, qui a été un gros succès, à tel point que ça a été maintenant sous traité à une association locale, cela veut dire qu’il y a un véritable manque dans ce domaine.

Deuxièmement, la sous-professionnalisation du milieu artistique entraîne incompréhension par ce milieu de ce que veulent dire une saison, les délais entre la création et la diffusion, le respect des cycles de vente, les stratégies commerciales, les courants artistiques etc.... donc, manque d’outils de communication, de démos, de soin avec les jaquettes, les press-books, etc.

Inversement, beaucoup de lieux de diffusion se plaignent d’un manque de propositions et d’offres et en tout cas d’offres qui tiennent la route, présentées correctement, avec des supports auditifs etc., intéressants. J’ai aussi constaté un manque de formation des responsables des lieux de diffusion, des salles, et notamment, des difficultés de relations des musiciens traditionnels avec les scènes nationales ou les scènes conventionnées plutôt habituées à travailler dans le milieu du théâtre, de la danse, de la musique contemporaine.

Comment gérer la sous-formation des deux parties concernées ? Je crois qu’il faut voir le problème sous les deux angles, celui du milieu musical et celui du milieu de la diffusion. Est-ce que la grosse partie du travail ne relève pas d’abord de la direction artistique ? C’est-à-dire qu’avant d’attaquer directement la formation d’agents, ne faut-il pas privilégier la formation des artistes, aux exigences du marché, à ce que veut dire la vente, la diffusion etc... pour les amener à être aptes à être vendus ou prêts à travailler avec un agent ? C’est peut-être sous cet angle-là qu’il faudra voir le problème de la médiation.

Philippe BUCHERER - Conseiller musique en DRAC Auvergne :

“Une petite précision : je ne vais pas parler en tant que conseiller, parce que je n’ai pas demandé la permission, je vais parler en tant que musicien. Je rejoins ce qui vient de se dire : effectivement, est-ce qu’il y a de quoi “**médiateur** “ si j’ose dire. Je me souviens d’avoir été actif dans trois styles de musique traditionnelle et avoir eu des collègues musiciens, peu enclins à s’adapter, à ce qu’on ne peut pas appeler autrement qu’une règle du marché. Comment le musicien doit-il lui-même progresser pour, au-delà de sa simple expression artistique, penser qu’il va s’adresser à un public, réfléchir à la façon dont il va présenter ça aux programmeurs ? Questions toutes bêtes, de réflexion sur une fiche technique, sur une entrée en scène, sur une façon de se comporter sur scène, sur une tenue de scène un petit peu particulière, sur l’attitude professionnelle vis-à-vis des organisateurs, du public. Dans ces milieux-là, on est assez enclin à faire des plaisanteries privées, qui nous font beaucoup rire sur scène, mais qui font beaucoup moins rire le public qui a eu peu l’impression d’être un étranger dans le sérail des musiques traditionnelles. Il y a un mot qui manque depuis très longtemps dans ce style d’expression artistique, c’est le mot de critique. Tout le monde se connaît, donc, tout le monde hésite beaucoup à se prononcer sur la critique artistique à proprement parler et **sans critique, on ne peut pas progresser**. Dans le milieu occitan dans lequel j’étais actif, tout le monde se connaît. Si quelqu’un fait une critique, c’est parce qu’il est jaloux, et comme personne ne fait de critique, ça s’essouffle.

Pour prendre TRAD MAG, il manque à ce journal autant sur l’aspect scénique que sur l’aspect disque, une véritable dimension critique qui pourrait permettre aux artistes de progresser. C’est un point qu’on n’aborde jamais mais qui me semble très important quant à la prise de conscience des musiciens. Ce n’est pas spécifique aux musiques dites traditionnelles. Dans les musiques actuelles, on a des gens qui font, en exagérant, 15 jours de **garage**, et qui demandent tout de suite entre 500 et 1000 F de cachet. Ne peuvent-ils pas réfléchir, en tant que musiciens, sans attendre toujours où l’intervention d’un agent, où l’intervention d’un Ministère, à leur plan de carrière, à savoir : je monte un groupe, j’essaye de le faire connaître, donc, je me donne une année où deux, sans casser le marché, je propose mon groupe à un prix de promotion en passant une petite convention avec un programmeur en réseau de programmeurs et en disant : “Vous prenez un risque, je le sais parfaitement, je n’ai pas les exigences d’un groupe connu, mais, moralement, si je marche, dans deux ans, vous me reprenez au tarif normal ou des choses comme ça”. On a la chance en Auvergne d’être un peu famille, donc, on discute beaucoup plus fréquemment avec les groupes, de quelque discipline que ce soit, et je m’aperçois que

très peu ont cette optique de construction et de développement de carrière. Beaucoup abandonnent ça aux intervenants extérieurs que peuvent être les ADDM, les agents etc., etc... Mais il est vrai aussi que quand on est un professionnel de la médiation, on veut avoir sur son catalogue des produits présentables à tout point de vue. La critique peut aussi permettre de faire avancer ce genre de chose. Il y a une interrogation beaucoup plus vaste, qui dépasse les simples musiques traditionnelles : combien de directeurs de scènes nationales viennent de la musique ? Regardons les programmations musique sur des scènes nationales : il y a de quoi esquisser un léger sourire. C'est aussi aux programmeurs à se documenter sur les courants musicaux et on ne peut pas toujours faire référence à ces agences publiques pour dire : conseillez-moi sur ceci ou cela. Il faut aller au-devant de toutes les formes d'expression. **Plus concrètement peut-être, en Auvergne, on essaye de répondre à cette question de la médiation, avec un mouvement qui a été initié par une ADDM puis qui a été repris par l'ensemble des associations régionales et des délégations départementales : un programme d'accompagnement, d'abord aux musiques actuelles et ensuite au spectacle vivant, s'adresse aux personnes qui sont autour des artistes. Il y a une formation artistique spécifique mais en même temps, pour tous ceux qui vont être médiateurs, il y a un programme de premier niveau, qui va s'adresser à des agents de développement culturel, et en deuxième niveau, on est sur des formations dont une est agréée et l'autre est diplômante, une formation bac pour la technique et une formation bac + 2 d'agent de développement culturel, de responsable de projet culturel, qui me semble être l'échelon manquant entre les hommes et femmes de terrain de ma génération qui nous sommes formés sur le tas, et les DESS qui sont des bac + 5 mais dont j'ai perçu chez quelques titulaires que ce qu'ils apprennent est assez loin de la réalité. Il me semble qu'on aura un petit échelon en bac + 2 beaucoup plus proche des réalités et en tout cas des problèmes qu'on peut se poser aujourd'hui. Avec le Conseil général du Puy de Dôme, on a mis en place une aide au développement de carrière sur trois ans mais avec des critères qui font qu'on demande au groupe d'avoir au minimum 10 cachets par an. En dessous de 10 cachets par an, peut-on parler de groupes en voie de professionnalisation ? De la même façon, il y a une aide au développement discographique, il y a une subvention forfaitaire de 11 000 F mais il y a des critères de sélection pour ne pas, non plus donner aux gens l'habitude que ça tombe tout cru.**

La première question en résumé, c'est l'interrogation de l'artiste sur lui-même et sur la place qu'il doit avoir sur ce qui s'appelle le marché de l'art. Ensuite, il y a la question de la formation des programmeurs, de la polyvalence des programmeurs. Là aussi, il y a beaucoup de progrès à faire. Je pense que s'il y a des programmeurs bien ouverts et des gens de spectacle conscients de leur valeur mais conscients aussi de ce qu'ils doivent apporter, on trouvera forcément les médiateurs et les agents qui se feront l'intermédiaire, parce qu'il y aura de la demande. Il faut dépasser cette espèce de ghetto si on veut s'épanouir, monter des productions tant qu'on peut avec les scènes nationales, les scènes conventionnées et essayer de s'introduire dans ces circuits. Mais ça veut dire aussi qu'il y aura des concessions à faire, des compromis, sans aller jusqu'aux compromissions, mais il faut que chacun fasse un pas vers l'autre".

Sylvie TESTE - Office National de Diffusion Artistique :

"Je suis conseillère à l'ONDA, qui existe depuis 25 ans et qui a pour mission d'aider à la circulation, à la diffusion des artistes dans le domaine de la création contemporaine au sens large du terme et en tout cas sur toutes les formes innovantes et les formes de recherche par exemple de nouveaux langages, que ce soit en théâtre, en danse, en cirque, en musique, en théâtre de rue, en tout cas, toutes les disciplines du spectacle vivant. Je suis plus particulièrement chargée des questions musicales quoique à l'ONDA, on n'est pas sectorisé et enfermé chacun dans nos disciplines artistiques, on a des dominantes mais en même temps, nous sommes pluridisciplinaires. Voilà pour expliquer globalement l'esprit de notre travail. L'ONDA est une association qui est financée par le Ministère de la Culture, avec une convention. La mission porte spécifiquement sur la diffusion, nous n'intervenons absolument pas sur les productions, les créations. Mais nous sommes quand même à l'articulation entre la création et la diffusion parce que justement, notre travail est de favoriser la circulation des œuvres qui viennent d'être créées, pour qu'elles puissent exister et pas seulement être jouées trois fois dans le lieu de création et ne plus exister après. Notre préoccupation, sans faire de distinction, est d'aider des langages nouveaux ou des artistes qui cherchent de nouvelles voies à trouver un public plus large que

les gens déjà convaincus. Je tiens à le dire, car on ne travaille pas particulièrement sur de la musique traditionnelle ou de la musique contemporaine, ou du jazz, ou de la chanson. Pour nous, le problème ne se situe pas à ce niveau-là.

Sur la question de la diffusion, il est vrai que les directeurs de lieux, historiquement, sont plutôt des gens qui viennent du théâtre mais c'est en train d'évoluer, sans faire d'optimisme béat, on peut quand même le constater d'autant que notre réseau de diffusion n'est pas restreint aux scènes nationales. Je crois qu'en effet, il y a un gros travail à faire sur les questions de conseil des directeurs de ces lieux pluridisciplinaires. Ce qu'on fait à longueur de journée et de temps est aussi une question d'effet de communication. On est parti du constat simple que les directeurs de théâtre ont l'habitude de parler avec des gens de théâtre, avec des metteurs en scène, maintenant avec des chorégraphes, et c'est vrai que pour l'instant, la communication avec des gens qui viennent de la musique, que ce soient des compositeurs ou que ce soient des musiciens, ce n'est pas encore ça. Nous essayons, à travers les différentes rencontres que nous organisons d'aider à casser cette glace et je suis tout à fait d'accord avec ce qui a été dit : c'est aussi une prise de conscience de la part des musiciens et des compositeurs (chacun doit balayer devant sa porte). Depuis des années, les musiciens ne se sentaient pas vraiment concernés par un certain nombre de questions : "Qu'est-ce que c'est être musicien ? C'est quoi sa place dans la cité ?" On essaye de faire avancer les choses de ce côté-là. Je suis intimement persuadée que les questions de diffusion, puisque c'est notre champ d'action, ne se règlent pas exclusivement par rapport à l'argent, c'est important et ça compte, mais il y a beaucoup d'autres questions qui sont fondamentalement plus importantes et qui sont à travailler ensemble".

Philippe MOUGEL (La Baie des Singes) :

"Je m'occupe d'un lieu de spectacle qui s'appelle "La baie des singes" qui se trouve à Cournon, une petite ville de la banlieue de Clermont-Ferrand. C'est un lieu qui finit sa quatrième saison et qui programme en gros 50 % de spectacles Café-théâtre et 50 % de musique dont une partie est consacrée aux musiques traditionnelles. On programme environ 100 spectacles différents par an sur un, deux, trois jours, parfois plus. J'ai un œil un petit peu extérieur au milieu de la musique traditionnelle, parce que je ne suis pas musicien et je ne suis pas spécialiste de ces musiques-là, mais mon analyse va rejoindre et ressembler beaucoup à celle que vient de faire Philippe BUCHERER. La professionnalisation me semble être un point important de nos discussions, mais en même temps, pas plus, pas moins que la professionnalisation d'autres milieux. Si on parle de la chanson, du rock, du jazz, il me semble qu'il n'y a pas de différence fondamentale et que les musiques traditionnelles sont dans le même état d'avancement ou de structuration.

Un deuxième point sur lequel je rejoins encore Philippe BUCHERER. Je crois que la première chose à faire en tant que groupe ou en tant que musicien, est de se poser des questions sur soi-même, de bien distinguer pourquoi on fait de la musique. Est-on dans une logique plutôt de loisir, d'animation, de divertissement, d'amateurisme, sans que ce soit péjoratif, bien au contraire, ou, véritablement, s'engage-t-on plus avant dans une carrière ? Le mot plan de carrière fait parfois un peu peur. En tant que programmateur et responsable d'un lieu, je vois arriver beaucoup de gens qui ne se sont jamais posé cette question et n'ont jamais réfléchi à la différence entre ces deux attitudes-là. Ça peut être gênant pour le programmateur et pour eux, dans leur pratique, dans leur façon de s'exprimer dans leur lisibilité, dans leur présentation etc etc... Il y a donc un vrai questionnement à avoir de la part des gens qui font la musique qu'elle soit traditionnelle ou autre.

Encore un autre point qui rejoint ce qui a été dit : les groupes doivent se poser la question de l'adaptation de ce qu'ils font aux lieux auquel ils se proposent. Souvent, je vois des gens qui confondent "La baie des singes" et Bercy. Souvent, on a un travail pédagogique à faire vis-à-vis des groupes. Je prends l'éternel exemple de la fiche technique d'un groupe. Je reçois par exemple des fiches techniques ou on me demande 87 projecteurs pour éclairer un piano, c'est vrai. Donc, **il y a tout un travail à faire avec les groupes, sur la sonorisation, la façon de se présenter, le matériel demandé, le matériel utilisé, etc.** Il y a beaucoup de groupes qui n'ont pas conscience du fait que tel lieu peut être petitement équipé, moyennement équipé ou fortement équipé. J'ai souvent l'impression que beaucoup de groupes veulent faire rigoureusement le même concert dans des lieux qui n'ont rien à voir les uns avec les autres.... Cela me semble une question importante qui relève de l'artistique. Je suis le programmateur de la salle, je peux avoir cette discussion avec des gens qui le veulent bien. S'il y a refus, ou blocage, je ne vais pas les obliger à faire des choses qu'ils ne veulent pas faire.

Une autre chose gêne la professionnalisation : les musiques traditionnelles, n'ont peu ou pas accès au réseau des scènes de musiques actuelles. Il me semble aujourd'hui important de dire que les scènes de musiques actuelles ont le devoir de s'intéresser beaucoup plus à ces musiques-là, de les programmer davantage. Idem pour les scènes nationales. C'est extrêmement limité et nous sommes pourtant dans une région où le vivier, le répertoire des musiques traditionnelles me semble important, j'imagine dans d'autres régions où c'est peut-être un peu moins fort, ce doit être encore plus difficile. Les scènes de musiques actuelles, les scènes conventionnées, les scènes nationales, c'est notre travail à tous de les sensibiliser, de les pousser un petit peu plus. **C'est l'accès à un certain nombre de scènes qui fait qu'on se professionnalise.** On peut être super bon dans son garage, mais il y a une vérité artistique qui se dégage quand on monte sur scène et quand on joue devant un public. Là aussi, on ne joue pas de la même façon devant un public petite scène locale petite "Baie des singes", sur une grosse scène de musiques actuelles et encore moins sur une énorme scène nationale. Il me semble qu'il y a la aussi un gros travail à faire de la part de tout le monde pour sensibiliser ces lieux.

Je continue en rejoignant encore un point de Philippe BUCHERER : les scènes spécialisées amènent aussi le ghetto. Nos débats tournent justement autour de "Comment en sortir ? Comment aller vers autre chose ?". On est dans une période de fusion et de mélange des musiques. Je ne vois pas de différence fondamentale entre le niveau de structuration du rock, de la chanson, du jazz et de la musique traditionnelle. Aujourd'hui, il y a des groupes qui ont un pied dans chacun de ces domaines-là. Dans quelle salle spécialisée va-t-on les enfermer ? La notion de salle spécialisée ne me semble pas être pertinente. Je crois qu'on sera tous d'accord pour dire que les musiques traditionnelles sont aussi des musiques actuelles, réellement, comme le rock, le rap, le hip-hop, comme les musiques qui sont régulièrement programmées sur les scènes de musiques actuelles. **Quant aux moyens pour arriver peut être à une meilleure professionnalisation : il y a les premières parties,** en rappelant qu'un certain nombre d'artistes confirmés ne jouent plus le jeu de la première partie, pour des questions d'ordre technique, d'horaires, de balance.... après en avoir bénéficié. Je trouve cela fortement dommage et je reste un ardent militant des premières parties.

On essaye aussi de temps en temps, même si ce n'est pas toujours facile et si cela demande des financements plus importants, de monter **des soirées multi-plateaux**, des soirées à plusieurs groupes pour attirer plus de monde. Il faut être clair, la difficulté, qu'on soit en chanson, en rock, en jazz ou en musique traditionnelle, c'est d'attirer suffisamment de monde pour qu'une soirée ne soit pas trop déficitaire et pour que ce soit aussi intéressant sur le plan artistique. Jouer devant quatre personnes, c'est rigolo une fois, deux fois et après beaucoup moins.

Notre exemple sur cette question-là, pour essayer de travailler mieux et plus et donc, pouvoir faire passer plus de groupes sur notre scène, c'est de **travailler en réseau avec les partenaires locaux.** On travaille beaucoup avec Auvergne Musique Danse et un peu avec l'AMTA, avec l'ADDM, bien sûr. Pour un petit lieu comme le nôtre, qui fonctionne pratiquement comme une salle privée, le travail en réseau, c'est la seule façon qu'on a de pouvoir programmer un peu plus de spectacles ou programmer des spectacles qu'on ne pourrait pas programmer sans partenaires qui nous aident financièrement. Il existait dans notre département jusqu'à il y a deux ou trois ans une aide à la diffusion, qui existe sous des formes variées et diverses dans différents départements. Elle a été supprimée, je le regrette et chaque fois que je rencontre quelqu'un du Conseil général de mon département, je lui rappelle que cela avait l'avantage de pouvoir programmer des spectacles dans des petites communes rurales qui n'ont pas les moyens et qui pour beaucoup ont arrêté de le faire puisqu'elles n'ont plus cette aide à la diffusion. Pour finir, je vais dire que les musiques traditionnelles sont des musiques peu connues du grand public. Il faut peut-être imaginer jouer sur l'effet de surprise, **jouer dans des lieux inattendus,** prendre des risques, aller vers des lieux constitués, petits, moyens ou grands, labellisés ou pas... C'est peut-être aujourd'hui la seule musique qui peut encore surprendre".

Jany ROUGER demande à Sylvie TESTE si elle peut dire combien de créations dans le domaine des musiques traditionnelles au cours des deux ou trois dernières années ont été aidées par l'ONDA ?

Sylvie TESTE :

"Je suis incapable de vous répondre car il aurait fallu que j'aie la question à l'avance afin de pouvoir effectuer des recherches précises. Comme je l'ai dit tout à l'heure, ce qui nous préoccupe, c'est d'aider des artistes qui nous semblent sur des formes qui amènent quelque chose, par une singularité, et du fait

que c'est singulier, c'est aussi pour cela qu'ils ont du mal à trouver un public. C'est là que nous avons notre rôle à jouer, en aidant d'une part en termes de travail de conseil, en termes d'animation de réseau et aussi financièrement, ce qui n'est pas négligeable, même si ce n'est pas la mission unique de l'organisme."

Claude BARRAULT (Théâtre des sept collines. Tulle) :

"Je connais un peu le milieu des musiques traditionnelles et je voulais commencer par remarquer qu'il n'y a pas beaucoup d'artistes dans la salle. On parle de diffusion et de création, mais il y a seulement trois ou quatre artistes professionnels. En tout cas, vous n'avez pas jugé utile de demander leur témoignage à la tribune. C'est simplement le constat que je fais. En région Limousin, je suis désolé, il n'y a pas cinq musiciens professionnels qui vivent de musique traditionnelle. Par rapport au décloisonnement des secteurs, il faut peut-être essayer de comprendre comment fonctionnent les uns et les autres, comment il est possible d'avoir des ponts. Globalement, le soutien de l'ONDA sur la programmation de Tulle nous a permis effectivement d'accueillir des musiques traditionnelles. Il y a un travail de persuasion à faire auprès des lieux. Pour moi, le rôle de l'ONDA, c'est un rôle de diffusion une fois qu'il a connaissance des projets artistiques. Il ne va pas apporter directement sur une création une enveloppe de 50 ou 100 000 F par contre, il va inciter les gens à professionnaliser leur démarche et à trouver plusieurs lieux de diffusion. Effectivement, on se retrouve avec une création sur trois lieux différents. Pour une structure qui a un budget création qui n'est pas énorme d'une année sur l'autre, il est aussi important, même s'il n'y a pas de retour financier, qu'il y ait des retombées de réseau qui naissent de ces projets de création. Je voulais rajouter qu'il y a des artistes qui utilisent la musique traditionnelle, des compagnies de danse contemporaine, par exemple. Il y a aussi des croisements à trouver au niveau du public. Quelqu'un qui fait de la programmation, c'est quelqu'un qui, à priori, aime les artistes qu'il invite. Donc, si les artistes de la région vont de temps en temps voir ce qui se passe dans cette salle, le contact est un peu plus facile, il y a un retour des choses et une reconnaissance mutuelle".

Philippe BUCHERER :

"Quand les responsables artistiques des groupes viennent nous voir, on leur dit des choses dont on voit les effets après, mais encore faut-il qu'ils aient envie d'écouter la critique. Encore une fois, nous avons un peu tous dit, que c'est une démarche interne, personnelle, d'abord, qui permet d'être accessible à la critique. Pour pouvoir entendre la critique, ce n'est pas à la fin du spectacle quand tout le monde est dans l'euphorie, c'est une semaine après, quand on a le temps, quand on peut, aller voir le producteur, et lui dire : "Avez-vous une trace vidéo ? Avez-vous une trace audio ? On peut la regarder ensemble ?". On prend un papier, un crayon, et on note. On s'aperçoit qu'on a une transition trop longue, que l'éclairage ne va pas, que cet arrangement est un peu plat, ce morceau trop long, etc, etc... C'est ça la critique. Ça veut dire aussi qu'on a des interlocuteurs susceptibles de faire ce style de commentaire."

Natacha MEMETEAU - Compagnie des Neuf Tribus :

"Avoir des critiques, ça veut dire que le groupe a été vu et entendu. Là, on met un peu la charrue avant les bœufs. On devait parler de médiation et des difficultés qu'on rencontre dans la profession pour faire connaître nos musiques, et faire en sorte que ces musiques soient présentes dans les lieux de diffusion. Avant d'en être aux critiques, il faut d'abord les faire jouer sur des plateaux, et les faire entendre, et là, la difficulté est quand même majeure.

Je suis entrepreneur de spectacles, je travaille avec une structure qui est un collectif artistique mais qui n'est pas une agence. La Compagnie des Neuf Tribus a été créée en 95 par des artistes, avec des artistes. On diffuse un catalogue, mais cette Compagnie est une espèce de marmite qui a pour vocation d'être un outil de travail pour ces artistes, de leur permettre de créer, de produire des spectacles, des disques, de les diffuser. On y retrouve Ténare, Cap Nègre, Les violons de Chabannes, Aligots élément. L'idée, avant tout, c'est de faire un outil de travail, parce qu'effectivement, au quotidien, les artistes peuvent difficilement être à la fois en train de faire leur boulot de scène et de répondre au téléphone pour trouver des lieux où se produire. Il est vrai que les difficultés sont nombreuses pour réussir à trouver des dates, tout simplement pour persuader des diffuseurs sur ce type de musique. Je travaille avec des ensembles plutôt instrumentaux de musique traditionnelle française. Dès lors qu'il n'y a pas une note d'exotisme, qu'il n'y a pas un leader, une voix ou quelqu'un d'un petit peu identifié qui

permet de faire un petit peu monter la mayonnaise, c'est encore plus compliqué. On ne sait pas s'y prendre, on ne sait pas se vendre. On est dans un domaine émergent et on est complètement à côté de toute cette logique de lobbying, on n'est pas dedans, on n'est pas intégré. Sur le papier on est intégré aux musiques actuelles, mais on ne joue pas sur les scènes de musiques actuelles. On n'entend pas ces groupes sur les radios, on n'en parle pas dans la presse écrite parce qu'il n'y a plus de presse spécialisée, à part "Trad Mag", **il n'y a plus de chroniqueurs sur les musiques traditionnelles françaises dans la presse spécialisée, en radio nationale, c'est rare aussi. Il n'y a que les petites radios locales** qui ont toujours une émission, des fondus de musique qui vont faire un travail de fourmi très intéressant qui vont permettre de rassembler des publics et toute l'économie du disque aussi. Il y a maintenant Modal qui comble le vide mais pas correctement et on le sait tous très bien. Il n'y a pas suffisamment de remous autour de tout ça, il n'y a pas d'argent pour pouvoir faire la promotion des albums qui sortent. Économiquement, il n'y a rien pour faire tout ça."

Patricia DESCHAMPS - Agence DIVAS :

"Je crois que Ricet GALLET a rappelé qu'on devait être trois ou quatre agents sur quatre régions, mais ce n'est pas étonnant, car je travaille sur les musiques traditionnelles depuis 15 ans et je ne gagne toujours pas ma vie correctement. S'il y a quelqu'un qui veut faire ce métier, je le lui déconseille complètement, parce que depuis quinze ans, j'apprends aux directeurs de théâtre, aux directeurs de scènes nationales, effectivement, la différence entre l'Inde du Nord et l'Inde du Sud, je donne des conseils, tout ça, ça prend du temps, ça ne gagne pas d'argent, par contre, ça fait peut-être avancer la machine, sûrement même, puisqu'elle a bien avancé. Mais aujourd'hui, on a un petit peu le couteau sous la gorge. Sans une action concertée entre les musiciens, les médiateurs que nous pouvons être et les instances, on ne s'en sortira pas, parce qu'on a des concurrents qui sont trop gros. Des concurrents comme Césaria Evora, parce qu'on la classe aussi dans la musique traditionnelle puisqu'elle vient d'un pays où elle fait sa tradition, on ne concurrence pas. Donc, **il faut qu'on ait une action groupée, et je trouve que pour ça, le Festival sur Paris que la FAMDT a lancé l'année dernière est une très bonne action** qu'il faut appuyer, qu'il faut conforter. Il faut continuer parce que c'est la première fois qu'on peut présenter des artistes des régions à Paris, et les professionnels vont toujours à Paris et rarement en région. Ce genre d'action, c'est sur Paris, mais il faut aussi nous aider à aller nous présenter sur des festivals internationaux. Le Womex pour un agent, pour aller défendre ses artistes, c'est hors de prix. Pour avoir un stand, prendre l'avion, quatre jours de défraiements, etc, on ne peut pas assurer financièrement. Il faut que tout le monde prenne bien conscience que ce n'est que dans la connaissance de nos artistes et de nos musiques qu'elles se diffuseront. Pour l'instant, on n'a pas les moyens de diffuser notre information correctement. Un directeur de scène nationale, qui reçoit une centaine de propositions musicales, qui de plus n'y connaît pas grand-chose, qu'est-ce qu'il va choisir ? Les choses dont on lui a parlé, dont il a entendu parler et nous, on est directement au panier. Il faut donc faire un effort pour que l'information sur nos musiciens passe au plus grand nombre, parce que nous, on le fait à "l'arrache-téléphone" mais c'est très long et dans la journée, si on arrive à avoir quatre discussions avec quatre directeurs, c'est le grand maximum. Sur les quatre, il y en a peut-être un qui va acheter quelque chose, et encore ! Donc, on avance à tous petits pas et depuis des années, et je parle des musiques traditionnelles françaises, ou d'expression française. Pendant longtemps, **j'ai diffusé des musiques traditionnelles extra-européennes ou européennes, et ça ne me pose aucun problème** de vendre les Derviches tourneurs de Damas, à toutes les scènes nationales de France, ainsi qu'à tous les festivals européens, ça se vend comme des petits pains, par contre, Patrick Bouffard, je n'y arrive pas. Pourtant, c'est le même métier, je prends le même directeur de théâtre, je suis la même personne, je passe deux coups de fil, il y en a un qui aboutit tout de suite et l'autre qui n'aboutit pas. Il y a un gros problème, parce qu'effectivement, Patrick Bouffard, il n'a pas l'exotisme, les Derviches Tourneurs de Damas, on s'en fout, la moitié des gens ne sait pas ce qu'ils font de toute façon, mais c'est un nom sur la plaquette qui est très exotique, ça va forcément faire 600 personnes ! Les 600 personnes qui sont dans la salle voient plus ou moins une messe, sans préparation. Je pense que nous aussi, on peut faire 600 personnes avec n'importe quelle compagnie de musique traditionnelle mais il faut nous donner les moyens de l'information. Il faut qu'on se fédère, il faut continuer des actions comme le fait la FAMDT, il faut qu'on les pousse, il faut qu'on les agrandisse, il faut qu'on ait les moyens de les faire. Effectivement, la majorité des groupes n'ont pas les moyens de faire un CD, encore moins une démo correcte, un dossier correct, etc. Donc, on fait de l'artisanat, et ça fait des

années que ça dure, et comme en plus **les gens nous prennent encore pour des gens qui font du folklore**, on a vraiment de l'information à faire, et je pense que c'est en la faisant d'une manière groupée, qu'on y arrivera plus vite."

Évelyne GIRARDON - Compagnie Beline et Agence musique Rhône-Alpes :

"Ce qu'on est en train d'expliquer, personnellement, je le vis depuis 20 ans, et **j'entends les mêmes choses depuis très longtemps**. Je me souviens d'une époque où il y avait eu un grand projet d'un grand événement musiques traditionnelles dans lequel on s'est tous emmerdés à aller au comité de pilotage à la Direction de la musique. Je me souviens de tout ce qui a été dit et j'ai l'impression, je m'y attendais un petit peu parce qu'on est tous dans une impasse, que les choses n'avancent pas. Je suis ravie de rencontrer des gens qui font le métier de vendre des spectacles de musique traditionnelle du secteur français, parce que vous n'êtes vraiment pas nombreux. **On a un gros problème de valorisation de l'esthétique artistique de ces musiques traditionnelles en France**. Je pense qu'on est tous responsables de ça, mais je ne sais pas comment résoudre le problème. Moi, je suis une artiste et je me vends toute seule, en tout cas, j'essaie. Je pense qu'on s'est plantés dans la valorisation, tout autant qu'on est, les responsables de Centres, la FAMDT, dont je suis vice-présidente, je pense qu'on s'est tous plantés dans la manière dont on a valorisé ces esthétiques. On a pris le parti, et on a bien eu raison, de tout ce qui était conservation du patrimoine, de tout ce qui faisait une caractéristique de convivialité, d'accord, c'est super important, sauf que, valoriser vraiment l'esthétique, pour ce qu'elle a de fort, et de ce qu'elle dit pour l'art aujourd'hui, on ne l'a pas fait. Tant pis pour nous. Qu'est ce qu'on a tous fait ? On a tous valorisé nos postes dans les Centres de musique traditionnelle, on a essayé de défendre des activités qui sont des activités de formations parce qu'on a pensé que c'était important, or, le milieu ne fonctionne pas tout à fait comme ça. Il aurait peut-être fallu, en même temps qu'il y ait une grosse valorisation de cette esthétique, par rapport au public qui lui ne fait pas cette musique, qui ne va pas apprendre à jouer de la vielle, de l'accordéon. Je pense que tant qu'on n'aura pas fait ça, vous aurez des difficultés à vendre cette musique. Je trouve que c'est dommage, je trouve qu'il y a énormément d'énergie qui a été dépensée pour pas grand chose et une bonne énergie, sympathique, conviviale, démocratique. Je vais vous parler de l'image de ces musiques, je vais vous raconter une chose et vous allez comprendre pourquoi ça ne marchera pas. Jean Blanchard, formidable, au Centre des musiques traditionnelles de Rhône-Alpes, a organisé depuis quelques années des Jeudis des musiques du monde, ce sont des concerts gratuits, payés en grande partie, je crois, par la municipalité du 1er arrondissement de Lyon, qui font un tabac. Il y a, sur l'ensemble, des milliers de personnes qui viennent et écoutent les musiciens de la région, des communautés immigrées, mais aussi des franco-français et tout le monde trouve ça merveilleux et formidable. Je vais à la DRAC et on parle de ce moment-là, et que me dit-on ? : "Ah oui, ce moment baba cool, vachement sympa comme dans les années 70" . Voilà, c'est clair, c'est-à-dire que peut-être qu'il faut faire quelque chose, je ne sais pas, occuper les DRAC, peut-être, leur faire une formation cursus accéléré pour leur expliquer. Il y a un problème, et nous sommes aussi responsables, il y a nos choix à nous, est-ce qu'on a vraiment été dans des directions pour expliquer au reste du public qui ne pratique pas : "Cette musique est forte pour telle et telle raison, parce que c'est de l'art, parce que c'est de la musique"."

Christian OLLER :

"Je voudrais relever deux choses sur tout ce qui a été dit. D'abord par rapport aux expériences des musiciens qui s'infiltrèrent un peu dans les autres arts. Je suis d'accord avec ce qu'ont dit Natacha MEMETEAU et Patricia DESCHAMPS. Pour avoir fait des expériences depuis quelques années, **je trouve qu'il est beaucoup plus facile de s'infiltrer dans des formes d'arts différents et finalement, on est très bien acceptés dans le théâtre, la danse contemporaine et tout ça en gardant une identité musique traditionnelle**. C'est très bien vu et finalement, on accède beaucoup plus facilement à des scènes nationales. J'ai eu l'occasion de faire le Festival d'Avignon Off avec une compagnie de théâtre, pendant trois semaines. C'est un sacré pari : on investit beaucoup d'argent en promotion, on ne gagne rien, c'est évident, quand on ne perd pas d'argent, on est bien content, mais en trois semaines, j'ai rencontré environ 50 programmeurs. Je me dis que même s'il y avait une action de la FAMDT pour s'évertuer à faire venir tous les organisateurs professionnels à Saint Chartier, ils ne pourraient pas venir. **Il faut tenir compte, si on veut toucher ces gens-là, des migrations**

géographiques des programmeurs : ils sont tous à Avignon au mois de Juillet. Il faut monter des spectacles de rue, aller au festival d'Aurillac, il y a 50 % des programmeurs d'Avignon qui après vont à Aurillac... Va-t-on passer encore 50 ans de notre vie à dire : "On va les attirer à Saint-Chartier ou Gannat" ? . Il est vrai que si Saint Chartier n'existe plus, c'est un désastre aussi, donc, **il n'y a pas de recette miracle, il faut être présent sur tous les plans."**

Cécile MARIE - responsable de l'espace de l'Ecluse à La Souterraine :

"Je vais diriger un lieu culturel qui va s'ouvrir en Limousin. J'ai juste une petite réflexion vis-à-vis du public, parce que je suis programmatrice et **j'ai un réel problème avec le mot traditionnel**. En milieu rural, traditionnel égale folklore. Il y a des gens entre 50 et 70 ans qui viennent voir les spectacles qui sont déçus parce qu'ils ne trouvent pas du tout ce qu'ils recherchaient, et pour les jeunes, traditionnel, c'est ringard, c'est vieillot, etc. Pour moi, il y a un vrai problème avec le mot."

Patricia DESCHAMPS :

"Je vous rassure, il n'y a pas qu'à vous que ça fait peur, beaucoup de programmeurs, lorsqu'ils voient musique traditionnelle, ils ne savent pas quelle sauce ça va être, donc, ils ne prennent pas."

Philippe MOUGEL - La Baie des singes :

"Surtout si on dit musique traditionnelle française, pas si on dit musique traditionnelle d'Iran."

Patricia DESCHAMPS (Agence DIVAS) :

"Pour les autres pays, on ne dit pas musique traditionnelle, on dit musique du monde ou c'est du fado, du flamenco, etc., etc."

Natacha MEMETEAU :

J'ai eu une observation très récente d'un diffuseur qui est venu voir un des spectacle que je diffuse. Il me dit "c'est du trad rural français revisité ton truc". J'ai pris de la musique traditionnelle, mais étrangère pour ma saison prochaine."

Philippe BUCHERER :

"Est-ce qu'il n'est pas intéressant de discuter avec cette personne. Une fois qu'on a collé l'étiquette, qu'est-ce que ça veut dire au point de vue artistique et qualitatif, parce que c'est ça la question, quelle que soit l'étiquette qu'il y a dessus, il trouve ça bien ou il ne trouve pas ça bien."

Natacha MEMETEAU :

"Je sais que la qualité y était mais pour eux, c'est beaucoup plus difficile à appréhender, parce qu'**il y a une étiquette encore un peu folkloriste sur tout ce qu'on véhicule et c'est plus simple d'aborder du répertoire étranger parce qu'on a moins de questions à se poser."**

Élodie ROBBE :

"J'organise le Festival "De bouche à oreille" à Parthenay, J'ai apprécié qu'enfin, on parle du public, parce que pendant un certain temps on a surtout parlé des professionnels et pas du public. Je pense que ce programmeur qui colle une étiquette comme ça, est aussi le premier cercle du public, et il y a effectivement, un problème de définition ; il y a aussi un problème d'appréciation et de connaissance de ces musiques. Il est vrai que c'est dans un ensemble vraiment large et il me semble indispensable qu'il y ait des programmeurs spécialisés parce que sinon personne ne fera le boulot à leur place. Que ce soient des programmeurs intégrés dans des salles normales, soit au sein de festivals, il faut qu'ils puissent non seulement faire de la diffusion, mais aussi de la médiation et pour moi c'est deux choses différentes, la médiation, c'est l'accompagnement de la diffusion. C'est l'explication à destination du public qui ne sait pas ce que c'est. Je n'ai pas de recette miracle non plus. A l'UPCP Métive, on a, en tout cas pour cette année, arrêté la saison qu'on faisait, justement parce qu'on se trouvait avec des spectacles de qualité mais qu'on arrivait pas du tout à leur faire rencontrer le public dès que c'était des spectacles hors région, et c'est nul pour les artistes d'abord, et aussi extrêmement désagréable pour nous. Il faut trouver d'autres solutions. Pour ce qui est de la professionnalisation des artistes, c'est vrai

qu'elle se fait aussi sur scène. On tourne en rond parce qu'il faut pouvoir jouer pour se professionnaliser."

Gérard BARATON (ne parle pas dans le micro, propos inaudibles) : Déficit en formation. Musicien aujourd'hui après 12 ans de VRP à Geste. aujourd'hui, je travaille en musicien. Même chose en milieu théâtre : les comédiens qui tournent le mieux ne sont pas les plus talentueux. Exemple : Jaulin intègre toute la dimension du spectacle. Il faut une vision globale du milieu. Résidence de création dans un vrai théâtre.

Évelyne GIRARDON (idem)

Monsieur Gérard BARATTON (idem) : Sort d'une résidence à la Roche sur Yon en théâtre, facile. En musique traditionnelle, beaucoup plus difficile. Pareil pour toutes les musiques, encore pire pour la danse. Pendant cinq ans, j'ai formé des libraires, pour leur dire que le marché n'est pas une fatalité. C'est un métier. Les artistes : statut d'intermittent : très bien et emprisonnant : pas besoin de se remettre en cause. Il faut aussi former certains artistes. Il faut qu'on se rencontre dans les deux sens. Il faut de la synergie. Plan de carrière de Jaulin : vraie réflexion sur son plan de carrière. Il faut une responsabilisation des musiciens.

Évelyne GIRARDON :

"Problèmes sur toutes les musiques actuelles. On assume tout de A à Z. Problème très compliqué. Il manque un truc autour. Les musiciens professionnels en musique traditionnelle depuis des années, je les trouve très balèzes. Ils n'ont pas baissé les bras. Il faut construire un public."

Christian OLLER :

"On peut jouer si on veut partout : c'est une richesse. Il ne faut pas se cristalliser sur le domaine"

Gérard BARATON :

"Il faut arriver à trouver sa place. Il faut labourer profond."

Claude BARRAULT :

"Paris Planète, c'est bien, sauf que ça ne correspond pas à une période ou un programmeur va prendre une décision pour la saison d'après. Si le but est de toucher de programmeurs, c'est mauvaise pioche, ce n'est pas la peine"

Natacha MEMETEAU :

"Je voudrais aussi revenir sur Paris Planète. Il y a eu plein de points positifs sur ce festival, déjà le fait qu'il existe, une attachée de presse redoutable qui a été d'une efficacité vraiment terrible avec une très belle couverture de presse. Elle débarquait dans ce monde-là et elle a fait un vrai travail de fonds pour apprendre à connaître tous les artistes qui sont passés pendant le festival. Elle m'a appelée pour me demander tout un tas de renseignements et me poser plein de questions qu'on ne m'avait jamais posées, des questions qu'on ne se pose pas. Avec tous les détails qu'elle connaît sur les artistes, elle sait quel journaliste elle va pouvoir toucher, plutôt que tel autre. Elle place des produits, c'est évident, des produits culturels qui doivent se vendre comme un disque ou autre chose. Elle a une très bonne connaissance de ses interlocuteurs et des journalistes et en faisant cette démarche, en amont auprès des agents et des artistes en direct, elle a une fiche signalétique très complète et elle va pouvoir dispatcher les informations en fonction des besoins de chacun."

Claude BARRAULT :

"Moi aussi, j'ai eu l'occasion d'essayer de défendre des projets musique trad. et je n'ai pas toujours eu toutes les billes pour le faire. Il faut essayer de comprendre comment fonctionnent les lieux de diffusion. Il faut plutôt essayer de défendre des projets qui aient des vies de deux ou trois saisons et il faut trouver d'autres partenaires, c'est-à-dire que moi, si j'en parle au collègue de Périgueux et que lui a déjà été contacté par les artistes ou par le tourneur, etc., si l'on est cinq à en parler à la DRAC, c'est

complètement différent que s'il n'y a que moi. C'est un travail qu'il est important de faire, et je crois qu'il y a des cultures de démarchage à acquérir. C'est important pour une structure de sentir si l'équipe artistique qui vient proposer un travail, va, au-delà du concert qu'elle veut vendre, le porter d'une façon trop ponctuelle ou pas."

Madame Patricia DESCHAMPS :

"Je vais prendre le cas très précis d'un artiste qui s'appelle Pradal, qui vit sur la région de Toulouse, et qui d'un seul coup a été soutenu par la Scène nationale et a trouvé un partenaire sur la Scène nationale de Quimper. Maintenant, c'est un artiste qui chaque année fait une création, lourde, et qui enchaîne 30 dates dans les autres scènes nationales. Mais ce n'est pas Vicente Pradal qui a changé, qui s'est amélioré, qui fait de la meilleure musique, non. C'est qu'à un moment donné il a trouvé deux partenaires scènes nationales et ce sont les deux administrateurs qui ont pris leur téléphone et qui ont appelé leurs petits copains. Quand on est dans ce système-là, ça va très vite d'un seul coup. Pourtant, l'artiste n'a pas changé, il est toujours le même. Donc, quand on a des opportunités, des portes ouvertes, il faut y aller et surtout pas les lâcher."

Élodie ROBE :

"À l'UPCP Métiève, je suis chargée du secteur création-diffusion, effectivement, je touche aux deux bouts. En tant que diffuseur, on est sur une ville de 10 000 habitants, au milieu de la campagne, avec un petit bassin de public, donc faire de la diffusion à l'année dans notre salle, ce n'est pas quelque chose de facile. Au niveau de la rencontre ou de la découverte de nouveaux artistes, on reçoit des piles de CD, de démos, de dossiers... On écoute presque tout, mais quand ce sont des gens que je ne connais pas je leur dis toujours que j'aimerais bien les voir sur scène. Or, on n'a pas non plus les moyens de se déplacer à l'autre bout de la France et s'ils nous appellent, c'est parce qu'ils ne jouent pas dans notre région. C'est un peu le casse-tête. Du côté de la création, on a la chance d'avoir une salle de spectacle qu'on gère mais qui est municipale. Elle n'est pas spécialisée puisqu'elle est mise à la disposition d'autres associations et d'autres expressions. On fait des aides à la création qui sont surtout des aides matérielles. La difficulté dans laquelle on tombe à ce moment-là, c'est qu'on n'a pas du tout les moyens de faire de la diffusion ou du démarchage. On va faire quelques concerts chez nous le vendredi soir ou le samedi soir pour qu'il y ait du public, mais ces jours-là, les diffuseurs sont dans leur propre salle. On ne peut sortir de ça que si on arrive à faire des partenariats avec d'autres salles plus grosses comme les scènes nationales, parce que si d'autres diffuseurs voient que c'est co-produit par la Scène nationale de Niort ou une autre, cela fait toujours meilleure impression que co-produit par la Maison des cultures du pays de Parthenay. Mais c'est un peu désolant quand même."

Philippe BUCHERER :

"Je voudrais reposer une question sur le fonds, à propos de ce programmateur qui a dit : "c'est du trad rural français revisité". Je voudrais savoir ce qu'il a voulu dire vraiment, parce que, quoi qu'il arrive, quand on voit un spectacle, quel qu'il soit, si on en prend plein les yeux, si on en ressort avec des étoiles dans les yeux, on se fiche pas mal de savoir si c'est du serbo-croate actualisé techno, du machin chose trash etc. On a envie de le programmer, on a plus à mettre d'étiquette. L'image, c'est ça. Qu'est-ce qu'il a voulu dire ce gars implicitement, explicitement : "ça ne me plaît pas, ça n'est pas à la hauteur, ça ne convient pas" ? C'est ce que je voudrais savoir parce que j'ai l'impression qu'une partie de ce problème d'image est là aussi."

Élodie ROBBE :

"Je ne suis pas tout à fait d'accord, parce qu'on arrive aussi dans un spectacle avec ses a priori, ce qu'on connaît et effectivement, on peut être scotché par un spectacle, un truc qu'on a jamais vu, mais on peut aussi avoir plus de mal à rentrer dans des choses qu'on ne connaît pas du tout."

Natacha MEMETEAU :

"Quand on entend n'importe quelle variété anglo-saxonne, on ne se pose pas de questions parce qu'on ne comprend pas mais là, en l'occurrence, dès que l'on a à faire au domaine français on colle des étiquettes "rurales". Pourquoi est-ce qu'un groupe français serait plus rural que Césaria Evora, par exemple. À mon avis, c'est une incompréhension des choses."

Philippe BUCHERER :

“Quand on dit quelque chose comme ça sur un ton un peu supérieur, c’est peut-être parce qu’on n’a pas accroché au spectacle, tout simplement, et je me demande s’il n’y a pas quelque chose à creuser là-dessus.”

Évelyne GIRARDON :

“Une anecdote : un diffuseur m’a dit : “Je trouve le spectacle très bien, mais il n’intéressera pas mon public, ou alors, j’aurais 200 personnes de moins que les Corses. Nous avons un problème d’image, de valorisation. Il n’y a pas de structure qui pourrait accompagner des jeunes. Je ne suis pas d’accord avec l’idée qu’on va acheter un spectacle quand on l’a aimé. Il y a beaucoup d’autres raisons qui entrent en jeu.”

Philippe BUCHERER : “Et que font les Centres en région ?”

Évelyne GIRARDON :

“Les CRMT font ce qu’ils peuvent, mais ils n’ont pas de sous pour mettre des gens sur scène, ils ne peuvent placer que des spectacles d’autres cultures”.

Jean-François DUTERTRE :

“Il faut des solutions au paradoxe. On n’a jamais été aussi forts sur les musiques du monde, programmées même au Théâtre de la ville. Il n’y a pas de culture de la critique, on ne sait plus comment faire chroniquer un disque. Il reste Franck Bergeret au Monde de la musique ou à Diapason. Il reste Trad Mag qui ne fait pas de la critique. Paris Planètes va s’appeler Planètes Musiques, c’est mieux. Il faut s’introduire dans les lieux où sont les diffuseurs : Bourges, Avignon. Il y a carence de structures de production en région. Les catalogues sont pléthoriques : très mauvaise idée, on ne s’occupe que du haut du catalogue. Il faut créer des structures : fonds de soutien. résidences : il ne faut pas lâcher là-dessus. On a besoin de ça, ce n’est pas l’argent qui compte. C’est l’adaptation de cette création à la diffusion. Il faut une ligne budgétaire au Ministère pour les résidences”.

Philippe BUCHERER : “Il faut les collectivités territoriales aussi.”

Jean-François DUTERTRE : “Il y a trois pieds : l’artiste, le producteur, le lieu.”

Sylvie TESTE :

“Dans le réseau de diffusion généraliste, la musique est un produit d’appel pour faire de l’abonnement. Les musiques du monde sont un produit d’appel. Il faut que les diffuseurs prennent la musique en compte comme tout le reste. L’ONDA ne fait pas de distinction d’étiquette, pour casser la méconnaissance. Le problème est le même pour toutes les musiques. Il n’y a aucune prise en considération du monde des musiciens par les directeurs de structures de diffusion. Il y a un manque de communication. Le projet général du directeur dépend de son rapport avec chacune des différentes disciplines artistiques. Il faut qu’il veuille montrer la musique comme une proposition. Quand il n’est pas spécialisé musique, il est bon qu’il ait un collaborateur qui le soit.”

André NICOLAS :

“Il faut connaître les besoins, les rassembler, en faire un examen collectif et déterminer un véritable plan de valorisation, avec des personnes comme la chargée de communication pour Paris Planètes. Il n’y a pas de phasage avec l’appétence du public pour cette musique du monde. Il faut un vrai plan stratégique, avoir les personnes ressource qui pensent stratégie, intéresser des journalistes des scènes : il faut l’intermédiation de gens qui ont cette compétence. d’analyse stratégique comme Paris Planètes. Même les producteurs qui font du pognon ont leur marché qui se resserre. Il faut que les gens puissent faire cette démarche d’identification des besoins.

Il y a nécessité d'arriver à un ensemble de mesures pour régler les problèmes structurants de ce milieu, de trouver des moyens d'intervention en suscitant la réflexion des collectivités locales."

Évelyne GIRARDON : "Ces rapports, ces contacts, on les a déjà amenés. On est dans une impasse. Si vous trouvez les sous, tant mieux."

André NICOLAS : "Les analyses sont faites, on emmène le bébé et pas de réponse. La réponse est collectivement chez vous. Quelles stratégies mener ? Ne faut-il pas trouver les bonnes personnes ressources ? Regardez l'Ensemble Baroque de Limoges et du Limousin qui a acheté le château de La Borie, ils ont trouvé une solution avec des entrepreneurs."

Madame Patricia DESCHAMPS : "Dans les sociétés civiles ou le fonds de soutien, on n'imagine même pas qu'on existe."

Elodie ROBBE : "Si le but est de faire de l'entrisme dans les grands lieux, jusqu'ou va-t-on dans les concessions. Il n'y a pas que les formes musicales pour définir la musique traditionnelle, il y a du fond."

Gérard BARATON : "Ce n'est pas un tabou que de faire de l'entrisme. Mon expérience de marchand, quand je vendais des produits, au bout de dix ans, j'avais des clients et je plaçais des disques. À la fin, j'avais des têtes de gondoles gratuites, mais il me manquait le public, je n'avais pas de médias. Je rêve d'un quart d'heure sur France Inter aux grandes heures d'écoute. Comme Delli Fiori l'a fait. Le média est déterminant. Il faut construire un public et faire de la formation".

André NICOLAS : "Les grands groupes européens payent des gens pour faire de l'entrisme. La fille qui est attachée de presse sur Paris Planètes, il ne faut pas la lâcher. Elle s'appelle Claire LEXTRAY."

André NICOLAS salue l'arrivée de Madame BUARD qui représentera la DMDTS du Ministère de la Culture avec Monsieur CAILLOT et Madame Sylvie CASTEL.